

Hommage à Didier Comès

Didier Comès, « de brumes et de mystères »

Au dernier FIBD d'Angoulême, les spectateurs des rencontres internationales eurent la chance, le 1^{er} février, d'assister à l'échange entre trois générations de créateurs, emblématiques du dessin en noir et blanc (bien qu'ayant donné chacun dans la couleur) : le « jeune » Chabouté, François Schuiten, qui débuta dans l'effervescence des années 1970, à Saint-Luc et *Métal Hurlant*, et Didier Comès, tenant presque le rôle de « parrain » de la ligne esthétique noir et blanche, lui le « grand ancien » de la génération du Baby-boom. Le phrasé lent, réfléchi de celui qui se présentait comme un ermite de la BD, sorte d'ours des Ardennes au physique marquant, faisait de sa parole une transmission presque chamannique, réflexion sur un art, un univers unanimement reconnu depuis 30 ans. Décédé le 7 mars 2013, Didier Comès était né le 11 décembre 1942 à Sourbrodt, à deux pas de la forêt de Fagnes et de Malmédy, comme son aîné Hermann : tous deux sont de cette Wallonie de la frontière linguistique entre parlars roman et germanique, entre Ardenne et Eifel, et Comès a nourri son œuvre de cette terre légendaire, source et conservatoire de mythes et d'une culture rurale encore vivante.

Le grand public a découvert Comès en 1981, quand son ouvrage *Silence* reçut l'Alfred du meilleur album à Angoulême, et lui-même s'est lancé tardivement dans la bande dessinée. Formé au dessin industriel dont il vivait, il ne se tourne réellement vers la création qu'à partir de 1969, d'abord dans une veine comique et animalière, avant de proposer son premier grand récit fantastique (et SF) dans *Pilote* en 1973, « Le Dieu vivant ». Y apparaît le personnage d'Ergün l'errant, et déjà

un dessin charpenté, taillé en grands angles, saturé de couleurs sombres et denses, et un récit plein d'ellipses, aux dialogues concis. En 1976, il entame la publication de *L'Ombre du corbeau*, récit fantastique et sinistre situé pendant la Première Guerre mondiale et qui inaugure la collection « Histoires et légendes ». Le personnage principal est un soldat allemand, passant dans un autre monde où il est le jouet de sortes de Parques. Cette histoire tranche (trop ?) fortement avec *Le Journal Tintin*, et Comès poursuit ensuite son œuvre dans le nouveau magazine *À suivre*, recruté par Didier Platteau, pour des histoires en noir et blanc, libérées de la pagination fixe. *Silence* débute au numéro 13, en 1979, suivi par le retour d'*Ergün l'errant* en 1980, *La Belette* en 1981, *Eva* en 1984, *L'Arbre-cœur* en 1987, *Iris* en 1990... L'œuvre de Comès correspond parfaitement à l'esthétique littéraire et sans couleur affirmée par Jean-Paul Mougin, aux côtés de celles de Pratt, Tardi, Munoz et Sampayo, mais aussi de Jean-Claude Servais, autre chantre des mystères ardennais.

Ces romans graphiques avant l'heure, édités chez Casterman, sont autant de classiques qui ont contribué à installer la bande dessinée en art, touchant un public adulte. Les grands aplats de noir, la libre construction des cases et planches, l'importance des végétaux, des neiges offrent un style unique, parfois à la limite de l'abstraction, et qui résonne fortement avec la tradition japoniste, bien que son auteur s'en défende. Les corps à l'anatomie simplifiée jusqu'à l'épure, les visages ovales percés d'yeux aux regards brûlants comme de l'acide participent du climat fantastique des histoires. En 2006, *Dix de der* marquait un retour remarqué sur le thème de la guerre mondiale.

L'œuvre de Comès a fait l'objet d'une rétrospective monumentale à Liège en 2012, en partie montrée à Angoulême en 2013, sous le titre approprié *À l'ombre du silence*.

Olivier Piffault



Comès : *Silence*, Casterman, 1980
(À suivre).

